

La Presse (TUNIS)

Du

Vend. 1/5/92

Par Kamel Ben OuAMES



Nadia El Fani sur le tournage.



La jeune héroïne de «Fifty-fifty»

«Fifty-Fifty» de Nadia El Fani

Court-métrage

Le désir et son double

Il y a beaucoup de sincérité dans le cinéma de Nadia El Fani. Cela est d'autant plus vrai que la réalisatrice ne se contente pas de puiser la matière de ses films dans son expérience personnelle, mais traduit en outre ses préoccupations avec beaucoup de courage et de force de conviction. Son second court-métrage "Fifty Fifty, mon amour" illustre donc à la fois cette démarche et cette éthique.

L'histoire est simple : entre Paris et Tunis. Son dilemme n'est pas un simple piège linguistique, mais double appartenance à fait d'elle un être doublement fasciné par les deux espaces culturels, donc tiraillé entre les deux. Meriem serait réduite à un va-et-vient interminable tant insaisissable, qui focalise

son amour. Cette situation dramatique fait en sorte que tout voyage de Meriem est à la fois une fuite et un refuge, en même temps une rupture avec le proche. C'est dire que le cas de Meriem cesse d'être le drame d'une expérience pour se hisser au niveau d'une allégorie, celle de la condition de l'homme sommé de choisir entre la liberté de rompre avec une partie de soi et l'urgence d'interrompre cet effort alléjant et surhumain d'être toujours l'ici de l'ailleurs.

C'est, me semble-t-il, cette allégorie qui donne à l'image de l'avion toute sa valeur et

son utilité. Vu à travers un écran vidéo, en noir et blanc, que ce soit en vol ou dans ses manoeuvres sur la piste, l'avion devient cet élément récurrentiel qui tantôt cristallise l'obsession de Meriem, tantôt représente son instrument de délivrance...

La démarche de Nadia El Fani ne manque pas d'audace, car pour traduire la révolte et l'irritation qui animent son personnage, elle n'hésite pas à décaler tous les relets de son drame culturel, social et existentiel; d'abord par son bilinguisme fermement assumé et ensuite par son attitude provocante, comme en témoigne

cette scène du bar où, bravant la gent masculine, elle commande et consomme publiquement de la bière.

Une autre scène d'une haute valeur symbolique, celle du cimetière où la jeune fille fait ses confidences, parle de ses goûts, exprime ses reproches et crie sa révolte, devant cette population inerte, sans âme, sans réaction.

Tunis, c'est un espace mort où la communication est difficile. Paris aussi, vu en plan d'ensemble à travers ses toits et ses terrasses, ne semble offrir aucune opportunité de communication...

Nous remarquons donc que

ce court-métrage, habilement et sobriement conduit, n'est pas une oeuvre facile, ni légère. "Fifty. Fifty, mon amour" est un film chargé de beaucoup de symboles qui interpellent, à notre sens, tous les Tunisiens, qu'ils soient hommes ou femmes, qu'ils soient aussi issus d'un mariage mixte ou non. Avec ce second court-métrage, Nadia El Fani nous a donné la preuve qu'elle peut s'attaquer en toute assurance au long-métrage. Mieux encore, il y a là plus qu'un pouvoir, c'est plutôt un devoir.

K.B.O.